Duval, Alexandre
Le trente et quarante

PQ
2235
D8T7

Alexandre Duval.

Le trente et quarante
ou
le portrait

1800

LE

TRENTE ET QUARANTE,

OU

LE PORTRAIT,

COMÉDIE

EN UN ACTE, PROSE ET ARRIETTES;

Par le Citoyen ALEXANDRE DUVAL.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la rue Feydeau, le 29 floréal, an 8.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, galerie derrière le théâtre Français de la République, n°. 51.
Et Galerie de bois, côté du Théâtre, n°. 264.

AN X.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
VALCOURT, officier.	*Elleviou.*
FIRMIN, autre officier.	*Gavaudan.*
MICHEL, valet de Firmin.	*Martin.*
UN GARÇON D'AUBERGE.	
Mad. DERVAL, tante de Valcourt.	Mme *Crétu.*
JENNI.	Mme *Bouvier.*
Mad. DUMONT, Msse d'auberge.	Mme *Berger.*

La scène est dans une auberge.

PQ
2235
LIBRARY
JUL 10 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

LE
TRENTE ET QUARANTE.

Le théâtre représente une chambre d'auberge ; une table couverte d'un tapis vert et de plusieurs jeux de cartes dont on s'est servi.

SCENE PREMIERE.

FIRMIN, MICHEL.

MICHEL.

Quoi, personne ne vient nous recevoir, la singulière auberge.

FIRMIN.

En attendant notre hôtesse, je vais écrire à ma chère Jenni ; donne-moi mon porte-feuille.

MICHEL.

Votre aimable Jenni me coutera la vie si cela continue. Toujours sur les grands chemins ; il faudrait être de fer pour résister à ce métier.

ARRIETTE.

Morbleu ! je ne peux plus me taire,
Votre amour est un vrai tourment ;
Il me faut toujours pour vous plaire,
Etre par-tout au même instant.
Pour attendre quelque lettre,
Passer la nuit dans les champs ;
Ou bien s'il faut en remettre,
Attendre encor plus long-tems,
Morbleu, etc.
Aller, venir,
Rester, partir,
Toujours courir.
Jadis du lys, de la rose,
J'avais l'éclat, la fraîcheur ;
Hélas ! c'est toute autre chose,

A présent je me fais peur.
Las ! que dira ma Gertrude,
Par le souci,
Je suis pâli,
Je suis maigri,
Ce coup lui sera bien rude,
Elle n'a point l'habitude
De voir ainsi son mari.

Morbleu ! etc.

FIRMIN.

C'est bon maintenant, il faut nous approcher discrettement de l'habitation de madame Derval.

MICHEL.

Discrettement, c'est le plus prudent. Car enfin, si l'on se doute que nous sommes des amoureux, votre rival, celui qui doit épouser votre Jenni, pourrait fort bien, dans cette campagne isolée, nous faire un mauvais parti.

FIRMIN.

Poltron ; mais voici sans doute notre hôtesse.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DUMONT.

Mad. DUMONT.

Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

MICHEL.

Vous êtes un peu paresseuse, charmante hôtesse.

Mad. DUMONT.

Des voyageurs qui ont joué toute la nuit, nous ont forcé de la passer aussi.

FIRMIN, *regardant la table et les cartes.*

Oui, j'apperçois encore le champ de bataille, il est couvert de nobles débris.

Mad. DUMONT.

Ah ! ne m'en parlez pas, c'était un enfer. Ils ont ruiné un jeune étourdi, qui se rendait à la terre de madame Derval.

FIRMIN.

A Derval ? (*à part.*) Serait-ce le prétendu.

Mad. DUMONT.

Ce jeune homme arriva fort tard. Il ne put, à cause de la nuit qui le surprit, et des chemins de traverse qui conduisent à cette terre, s'y rendre tout de suite, il se détermina à coucher ici; on soupa, on parla de jouer, et ce jeune imprudent a fini par perdre, avec différens voyageurs, son argent, ses bijoux et même tous ses équipages.

MICHEL.

De sorte qu'il est resté seul en nantissement.

Mad. DUMONT, *à Firmin.*

Il prend maintenant quelques instans de repos.

MICHEL.

On dort bien quand on n'a pas d'argent.

FIRMIN.

Quelle horrible passion que le jeu!

MICHEL.

Celle des femmes est bien tourmentante.

Mad. DUMONT.

Et le vin? l'odieuse habitude!

MICHEL.

Oh? ne dites pas de mal de mes amis.

FIRMIN, *à l'hôtesse.*

Faites-moi, je vous prie, préparer un appartement.

MICHEL.

Et à déjeûner; que le bon ami s'y trouve, je vous en prie.

Mad. DUMONT, *en sortant.*

Vous allez être servi dans l'instant.

SCENE III.

MICHEL, FIRMIN.

FIRMIN.

Dis-moi, Michel, ce joueur si maltraité par la fortune, ne serait-il pas le prétendu?

MICHEL.

Bon! quelle idée.

FIRMIN.

Il se rendait à Derval. Si je ne me trompe, Jenni, dans sa dernière lettre, me parlait de ce prétendu comme d'un étourdi, d'un joueur...

MICHEL.

Il se pourrait ! Tant mieux, morbleu ! cela secondera notre entreprise, le galant n'osera pas se présenter chez sa belle. Il sera obligé de garder l'incognito dans cette auberge, jusqu'à ce qu'il lui soit arrivé des fonds ; nous, pendant que ce pauvre reclus fera de tristes réflexions sur les vicissitudes de la fortune, nous battrons la campagne, nous cernerons le château, nous dresserons nos batteries, et qui sait si nous n'emporterons pas la place à la barbe de l'ennemi.

FIRMIN.

Pourrons-nous réussir dans cette entreprise?

MICHEL, *prenant un jeu de cartes.*

Je m'en vais bientôt vous le dire. Consultons l'oracle des dames.

FIRMIN.

Quoi ! tu veux faire parler les cartes? Quelle folie.

MICHEL.

Attention ; je vais ouvrir le livre des destins.

FIRMIN.

Imbécile !

MICHEL.

Je vois que vous êtes un impie. Toutes nos jolies femmes ne vous ressemblent pas, elles vont consulter l'illustre Villeneuve, je suis élève de cette femme célèbre, mais je ne fais pas payer mes oracles aussi cher. (*il bat les cartes.*) Voyons si vous obtiendrez votre belle.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DUMONT.

Mad. DUMONT, *suivi d'un domestique qui porte des porte-manteaux.*

Votre chambre est prête. C'est celle de ce côté. (*Elle lui montre une chambre sur le côté du théâtre.*)

FIRMIN.

Allons, Michel, suis-moi.

MICHEL.

Aimable hôtesse, n'oubliez pas le déjeûner, je vous en prie. (*Ils sortent.*)

L'HOTESSE, *seule.*

Non, non, soyez tranquille; mais quel bruit! bon, un carosse dans la cour! deux dames; eh mais, c'est madame Derval et sa jolie pupille.... Qui peut donc les amener? allons vite au-devant d'elles; mais les voilà.

SCENE V.

Mad. DUMONT, Mad. DERVAL, JENNI.

Mad DUMONT.

Quel hazard me procure l'honneur de vous voir chez moi, mesdames.

Mad. DERVAL.

Dites-moi, n'avez-vous pas ici un jeune homme qui s'est ruiné au jeu la nuit dernière.

Mad. DUMONT.

Oui, madame, il se rendait à votre terre, c'est un joli garçon, mais il aurait grand besoin d'un mentor. Ah! quel fou! quel mauvais sujet! si vous l'aviez vu hier...

Mad. DERVAL.

Je n'en veux pas savoir davantage; où est-il maintenant?

Mad. DUMONT.

Dans sa chambre de ce côté. Je crois qu'il repose encore; mais si vous voulez je vais lui faire dire...

Mad. DERVAL.

Oh! non, il a besoin de repos, j'attendrai son réveil, ne lui dites pas que je suis ici. Je veux le surprendre. Je crains que par honte, il ne veuille se soustraire à mes regards.

Mad. DUMONT.

Mais vous ne resterez pas dans cette chambre, elle est commune aux voyageurs. Cette porte conduit au jardin; je vous ferai préparer à déjeûner dans un cabinet de verdure, loin de tous les importuns...

Mad. DERVAL.

Il suffit, ma bonne hôtesse. Dites au cocher qu'il ne dételle pas. (*L'hôtesse sort.*)

SCENE VI.

Mad. DERVAL, JENNI.

JENNI.

Je n'ai pas encore osé vous demander le motif qui nous conduit dans cette auberge.

Mad. DERVAL.

Tu ne devines pas que j'y viens chercher mon neveu.

JENNI.

Votre neveu ?

Mad. DERVAL.

Il a passé la nuit à jouer ; il a tout perdu. Un de mes voisins, qui s'est trouvé présent à son désastre, et qui, à certain propos l'a reconnu pour la personne que nous attendions, s'est empressé de venir m'instruire ce matin de tout ce qu'il avait vu.

JENNI, *souriant.*

Et vous n'avez pas voulu venir seule...

Mad. DERVAL.

J'ai espéré que ta beauté, ta douceur, mon indulgence pourraient plus facilement calmer son désespoir.

JENNI.

Il est impossible de trouver une tante dont la clémence...

Mad. DERVAL.

J'avoue ma foiblesse ; mais de toute ma famille, il ne me reste que ce neveu, qu'à peine j'ai vu dans son enfance. Toi, que j'ai toujours chéri comme la plus tendre fille... Prouve-moi ta reconnaissance en acceptant mon neveu pour époux. Ah ! Firmin ! il faut que je renonce à vous pour la vie.

JENNI.

Je dois vous obéir ; mais le malheureux Firmin...

Mad. DERVAL.

Firmin, mais ce nom m'est connu ; quoi ! tu l'aimerais ? et tu m'as caché ton secret, mon dessein ne fut jamais de contraindre ton cœur, et si j'avais connu plutôt tes véritables sentimens, loin d'envoyer ton portrait à Valcourt.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mad, DUMONT.

Mad. DUMONT.

Mesdames tout est prêt ; votre déjeûné est servi dans le jardin, vos domestiques vous y attendent.

Mad. DERVAL.

Allons, viens ma Jenni, nous reviendrons bientôt trouver l'imprudent qui nous amène en ces lieux.

Mad. DUMONT.

Cette porte conduit au bosquet, suivez l'avenue. J'aurai l'honneur de vous rejoindre bientôt ; mais j'ai tant de monde...

MICHEL, *en-dehors.*

Eh ! garçon.

Mad. DUMONT.

On appelle, mesdames, je vous salue.

SCENE VIII.

MICHEL, Mad. DUMONT.

MICHEL.

Eh bien, l'on nous oublie.

Mad. DUMONT.

Je suis à vous. Pardon, des dames qui viennent d'arriver... à cause d'un certain fou. Vous saurez tout cela. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

MICHEL.

Elle veut encore parler de celui qui s'est ruiné ; il serait vraiment singulier que ce fut notre rival. Mais on vient.

SCENE X.

VALCOURT, MICHEL.

VALCOURT.

Eh ! mais après une nuit aussi malheureuse, je n'ai pas trop mal dormi ; il faut pourtant que je songe aux moyens de sortir de l'embarras où je me trouve.

MICHEL.

Ah ! voilà sans doute le jeune homme qui a fait de si bonnes affaires la nuit dernière.

VALCOURT, *appercevant Michel.*

Mais, si je ne me trompe, voilà une physionomie...

MICHEL.

Mais ce jeune homme ressemble beaucoup...

VALCOURT.

J'ai vu, je crois, cet homme à l'armée...

MICHEL.

C'est cet aimable officier si brave, qui m'appliqua un soufflet le jour d'une affaire...

VALCOURT.

Oh ! je me le rappelle maintenant. Mon ami, n'es-tu pas au service...

MICHEL.

Du capitaine Firmin ; oh ! je vous reconnais aussi, vous êtes le capitaine Valcourt.

VALCOURT.

Et que fais-tu donc ici ?

MICHEL.

J'accompagne mon maître qui se rend en Allemagne.

VALCOURT.

Quoi, Firmin, mon camarade, est ici ? tant mieux ! il me tirera peut-être d'embarras.

MICHEL.

Est-il possible ? Quoi vous êtes ce jeune fou, dont nous a parlé madame Dumont, notre hôtesse.

VALCOURT.

Oui, je suis ruiné, mais ruiné tout-à-fait ! (*gaîment.*) Je n'ai jamais fait de partie plus malheureuse de ma vie.

MICHEL.

Diable ! vous dites cela bien gaîment.

VALCOURT.

Quand je me désespérerais, cela ne me rendrait pas mon argent, mes bijoux, mes chevaux...

MICHEL.

Quoi ! vos chevaux aussi ?

VALCOURT.

Eh ! mon ami, c'est un maudit valet de cœur qui m'a enlevé ma belle jument.

MICHEL.

Ainsi vous voilà maintenant capitaine à pied.

VALCOURT.

J'ai pris mon parti ; je vais me mettre en pension ici, jusqu'à ce qu'il me soit arrivé des fonds.

MICHEL.

Vous mènerez une vie tranquille, sans orgueil, sans faste, loin des vanités de ce monde.

VALCOURT.

Je m'imaginerai être aux arrêts.

MICHEL.

Vous avez sans doute instruit votre famille ?...

VALCOURT.

Oh ! j'y pense toujours dans les momens de détresse. Ce qui me contrarie, c'est que je suis attendu dans la maison voisine, et que je n'ose m'y présenter.

MICHEL, *à part.*

C'est notre rival ?

VALCOURT.

Mais, ton maître pourra peut-être me prêter assez d'argent..

MICHEL, *à part.*

J'y mettrai bon ordre, nous ne te prêterons rien.

VALCOURT.

Cours le prévenir de mon arrivée. Ce cher Firmin, il ne pouvait venir plus à propos.

MICHEL, *à part.*

N'allons pas ravitailler l'ennemi, ce ne serait pas le moyen d'en triompher. (*Il sort.*)

SCENE XI.

VALCOURT, *seul.*

Parbleu ! si Firmin vient à mon secours ; .... mais j'en doute. Les officiers voyagent rarement avec un coffre fort. C'est pourtant bien malheureux de faire naufrage à l'instant... Plus j'y songe... Mais si je me présentais chez ma

tante ; si je lui faissis une histoire de voleurs de grand chemin... elle n'y croirait pas. Je me vois arriver à pied dans la cour du château ; un officier de cavalerie qui voyage sans façon, une ba dine à la main, comme un voisin qui vient demander à dîner ; et les bijoux de la mariée que je n'ai plus ! — Oh ! non, je serai mal reçu de ma tante, et même de ma prétendue. Mars ne doit jamais marcher sans les attributs de la guerre, et l'Amour même, sans ses flèches et son carquois d'or, serait mal reçu de nos belles ; et puis mabonne réputation m'a sans doute précédée ; dans ma famille on a de moi une idée si singulière...

RONDEAU.

On dit que j'ai de grands défauts,
Oh ! mon dieu, (*bis.*) quelle calomnie;
J'aime le vin, le jeu, les femmes, les chevaux,
Mais c'est là jouir de la vie;
Moi, je m'accommode de tout,
Tout me convient et tout m'arrange,
En vérité, je suis un ange,
Tout ici bas est de mon goût. (*bis.*)
Si je rencontre jeune fille
Qui soit fraîche, aimable et gentille,
Je vous la guette nuit et jour.
Je ne sais point peindre ma flamme,
Ni les tendres élans de l'ame;
Mais je sais prouver mon amour,
Je sais prouver mon amour.

Et l'on dit, etc.

Si l'airain résonne,
Si la charge sonne,
Je vôle au combat; (*bis.*)
Si l'on veut faire une partie,
Je joue et cherche une série,
Pour faire (*bis.*) mon sept et le va.
Veut-on boire à pleines rasades,
Aux exploits de nos camarades,
Si le vin est bon et très-vieux,
Je vais (*bis*) m'enivrer de mon mieux. (*ter*)

Et l'on dit, etc.

SCENE XII.

VALCOURT, FIRMIN, MICHEL.

FIRMIN.

Comment c'est toi, Valcour !

VALCOURT.

C'est moi-même, tu arrives à propos pour calmer mes chagrins. Je suis vraiment affecté... Tu te portes bien au reste.

FIRMIN.

Tu joueras donc toujours; si tu savais le tort que tu te fais.

VALCOURT.

Oh ! non, j'avais même renoncé a jouer, et sans ces diables de voyageurs... Oh ! c'est une leçon dont je me souviendrai, tu vois aussi combien je suis triste ; mais à propos, dis-moi, Florvel voit-il toujours cette grande italienne ?

FIRMIN.

Tu devrais faire de mures réflexions.

VALCOURT.

Oh ! je suis maintenant très-raisonnable ; mais comment se porte la petite Zoé, que nous allions voir ensemble, t'en souviens-tu?

FIRMIN.

Le dénuement ou tu te trouves...

VALCOURT.

Est bien cruel. T'a-t-on dit que j'avais gagné à mon commandant trois cents louis sur sa parole ; il n'a pas pu me les payer.

FIRMIN.

Pourquoi donc ?

VALCOURT.

Il fut tué le soir même sur la brèche à deux pas de moi. Ce diable de boulet à emporté mes trois cents louis.

FIRMIN.

C'était un brave officier.

VALCOURT.

Aussi, l'ai-je bien regretté. Quelque jour je paierai mes dettes comme lui.

FIRMIN.

Revenons à toi. Ne te reste-t-il aucune ressource ?

VALCOURT.

Pas que je sache, a moins qu'il ne soit en ton pouvoir de me prêter une somme assez forte pour acheter des chevaux....

MICHEL, *à Firmin.*

Dites que vous n'avez pas le sou.

FIRMIN.

Je le voudrais de tout mon cœur; mais la somme que je pourrais t'offrir ne te suffirait peut-être pas...

VALCOURT.

N'ens parlons plus. Je connais ton amitié, d'ailleurs cette somme serait trop considérable, je craindrais de ne pouvoir pas te la rendre. Je ne t'en remercie pas moins, mon cher Firmin.

FIRMIN.

Vraiment ton état me fait de la peine; et que vas-tu faire tout seul dans cette auberge !

VALCOURT.

Philosopher, faire des réflexions sur l'instabilité des choses humaines.

MICHEL.

Vous devriez écrire vos réflexions pour le bien de la jeunesse.

VALCOURT.

A propos, je ne t'ai pas dit que j'allais me marier.

FIRMIN.

Non.

VALCOURT.

Oh ! mon ami c'est une affaire unique, ma belle est à deux pas, dans je ne sais quelle maison de campagne, aux environs.... c'est une bonne tante à moi, que je n'ai jamais vue, qui a manigancé tout cela. Elle a écrit à mon père, mon père lui a répondu, enfin tout cela s'est arrangé; on m'écrit aussi, on m'envoie le portrait de la jeune personne avec sa garniture de diamans, ils étaient forts beaux les diamans, je les reçois avec plaisir; on m'envoie de plus de l'argent, des bijoux, moi qui suis la douceur même, je con-

sens à tout, je promets d'épouser, je pars dans les meilleurs intentions, j'arrive à la nuit dans cette auberge, il est trop tard pour aller à Derval, je trouve ici d'aimables voyageurs, on m'accueille, on soupe, on joue, je perds tout, enfin de mon argent, de mes bijoux, de mes chevaux, il ne me reste plus que cette dame... sans garniture.

FIRMIN, *prenant le portrait.*

Laisse-moi voir..

VALCOURT.

Le portrait n'est pas mal; cependant il ne faut pas toujours juger d'une femme sur la peinture, nos artistes français sont si galans!... Mais tu fixes ce portrait avec une attention?...

FIRMIN.

Oh! mon ami, c'est qu'il est d'une ressemblance si frappante...

VALCOURT.

Comment? connaitrais-tu ma belle?

FIRMIN.

Non, mais je trouve qu'il ressemble à une jeune parisienne de mes parantes dont je suis très-amoureux.

MICHEL.

Ces ressemblances n'existent que pour les amans.

VALCOURT.

Oui, on trouve que tout ce qui est joli, ressemble à l'objet aimé.

FIRMIN.

Que je serais heureux de posséder un semblable trésor!

VALCOURT.

Bon, vraiment! — Il a donc bien de la valeur à tes yeux.

FIRMIN

Que ne donnerais-je pas pour en être le maître!

VALCOURT.

Ma foi, moi, je ne connais ni n'aime l'original.

FIRMIN, *souriant.*

Tu ne voudrais pas me le céder par quelque arrangement..

VALCOURT, *réfléchissant.*

Un arrangement...

MICHEL.

Non, mais dans un besoin pressant vous le jouriez peut-être.

VALCOURT, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! cela serait plaisant.

FIRMIN, *riant.*

Quoi, tu pourrais consentir...

VALCOURT.

Je crains de n'avoir pas assez de vertus pour résister à tes séductions...

FIRMIN.

Tu plaisantes peut-être !

VALCOURT.

Non, je ne plaisante pas. Une sottise de plus ou de moins, n'est pas une affaire pour moi. Nous sommes seuls dans cette auberge, personne ne nous trahira, et vîte dans un coup de Trente et Quarante, voyons à qui des deux appartiendra le portrait de ma belle.

FIRMIN.

Tu es un grand fou ! — Mais je ne joue jamais, et je suis honteux...

VALCOURT.

Cela sera bientôt fait. Tu vas devenir le possesseur de cette image adorable.

MICHEL.

Joués. — L'amour doit triompher de la fortune.

FIRMIN, *se consultant.*

Oh ! si je pouvais gagner... Ma foi, je suis indécis... D'ailleurs, je serai le maître de quitter le jeu.

VALCOURT.

Bon, tu chancelles ? Allons, Michel, approche la table.

FIRMIN, *en riant.*

Mais si tu allais me ruiner.

VALCOURT.

Ma foi tant pis pour toi.

FIRMIN.

Un ami, oh ! cela ne serait pas bien.

VALCOURT.

Point d'ami au jeu ; après, c'est différent, bourse commune.

FIRMIN, *en riant.*

Sais-tu bien que tu m'effrayes.

VALCOURT.

Tu te moques de moi parce que je ne suis pas en fonds ; mais que sait-on, la fortune est si bisarre.

FIRMIN.

Et les hommes si fous ! Mais quelle somme faut-il mettre contre ce portrait ?

VALCOURT.

Regarde-le d'abord, vois comme il est bien fait, la belle carnation .. C'est par *Isabey* (1)... Crois-tu que vingt louis....

FIRMIN

Quoi ! vingt louis, une simple miniature.

VALCOURT.

Une femme de vingt ans qui a des yeux bleus... Mais vois donc ces yeux-là, ils sont superbes.

FIRMIN.

Ils sont beaux ; mais tous les jours...

MICHEL.

On en voit...

VALCOURT.

Tu déprises ce que tu aimes.... cela n'est pas bien ; une figure comme celle-là est impayable.

FIRMIN.

Allons, va pour les vingt louis.

VALCOURT, *mettant le portrait sur la table.*

Commençons : je mets ma dame au jeu.

MICHEL.

Pauvre malheureuse ! la voila exposée aux caprices du sort.

TRIO.

VALCOURT, *à part.*

Le sort me sera favorable,
Si j'en crois mon pressentiment.

(1) *Isabey*, le premier peintre dans son genre. On admirerait encore plus la beauté de ses miniatures, si ses grands dessins, par leur composition et leur exécution, ne se mettaient au rang des premiers dessinateurs de l'Europe.

MICHEL, *à part.*
Oh ! pour moi je me donne un diable,
S'il peut vous gagner votre argent.

VALCOURT.
Commençons; c'est moi qui taille.

MICHEL, *riant.*
Oui, vous êtes le banquier.

VALCOURT.
Si je gagne le premier,
Je pourrais, quoi qu'on en raille,
Gagner aussi le dernier.
(*Il donne les cartes.*)
Voilà pour toi; bon, quarante.
(*il tire les cartes.*)
Moi, je n'ai que trente-trois.

MICHEL, FIRMIN.
On peut, contre notre attente,
Gagner la première fois.

FIRMIN, *mettant de l'argent sur la table.*
Allons, je double la somme;
Voyons un peu cette fois.

MICHEL.
Oh ! je l'irai dire à Rome,
Si vous gagnez cette fois.

VALCOURT.
On gagne plus d'une fois.
(*il tire les cartes.*)
Pour toi voilà trente-trois.

FIRMIN, MICHEL.
Le sort pourra cette fois
Remplir notre juste attente.

MICHEL, VALCOURT, *riant.*
Allons, amenez quarante.

VALCOURT, *tirant les cartes.*
Voilà trente-un: quel bonheur.

MICHEL, FIRMIN.
Voilà trente-un, quel malheur.

FIRMIN, *à Michel.*
Agissons avec prudence,
Il m'a déjà gagné deux fois.

MICHEL, VALCOURT.
Vous pouvez, sans imprudence,
Aller encor jusqu'à trois.

FIRMIN.
Eh bien, voyons, je redouble.
Oh ! s'est me pousser à bout;
Mais ce coup me rendra tout.

VALCOURT.
Si mon joueur ainsi double,
Je pourrai lui gagner tout.

(*Il se fait un silence, Valcourt donne les cartes, puis, tout-à-coup, il s'écrie :*)

J'ai gagné.

MICHEL, FIRMIN.

Quel sort maudit,
En cet instant me poursuit,

VALCOURT.

Bon, je ne suis plus maudit,
La fortune me sourit.

FIRMIN.

De jouer quelle imprudence;
Mais je veux ravoir le tout,
Je vais le pousser à bout;
Oh! quelle est mon imprudence;
Mais si je puis regagner,
Au jeu je promets d'avance,
De ne jamais retourner.

MICHEL.

Oh! quelle est mon imprudence,
Par les cartes il dut gagner;
S'il perd je promets d'avance,
De n'y jamais retourner.

VALCOURT.

Jouons avec confiance,
J'espère tout regagner,
Profitons de notre chance,
Elle pourrait retourner,

FIRMIN, *d'un air agité.*

Allons jouons.

MICHEL, *voulant le retenir.*

De la prudence.

VALCOURT.

Allons jouons.

MICHEL, *à Firmin.*

De la prudence.

(*Ils se mettent à jouer; Michel se tient éloigné; Firmin paraît perdre à chaque coup; le public le devine à son humeur, aux cartes qu'il déchire.*)

MICHEL, *le regarde.*

Je lui parlerais vainement,
Le jeu l'enflamme et l'agite,
Cette passion subite,
Cause son égarement.

FIRMIN.

Quel coup cruel! ô sort! ô rage!

MICHEL, *le regarde.*

Il jure, il peste, il enrage;
L'homme, avec de la raison,
Lorsque le jeu s'en empare,
Plus facilement s'égare
Qu'un joueur de profession.

FIRMIN.

Quelle carte épouvantable!

MICHEL.

Je n'ose le regarder,
Je n'ose lui demander
Si le sort toujours l'accable.

FIRMIN, *se levant furieux*,

Funeste sort, j'ai tout perdu.

MICHEL.

Quoi! vous avez tout perdu.

VALCOURT.

Vraiment, il a tout perdu.

MICHEL.

Oh! je reste confondu.

FIRMIN.

D'un malheur épouvantable,
J'éprouve tout le courroux;
Mais du destin qui m'accable,
Ai-je mérité les coups.

MICHEL.

D'un malheur épouventable, etc.

VALCOURT.

Tantôt d'un sort détestable,
J'éprouvai tout le courroux,
Il me devient favorable,
Destin voilà de tes coups.

VALCOURT.

Je suis fâché vraiment de te voir t'affliger de la sorte; moi je supporte plus patiemment la mauvaise fortune.

FIRMIN.

Nous n'avons pas le même caractère; mais il suffit, Valcourt. Je n'ai point de reproches à vous faire, je ne dois accuser que moi de ma sottise.

VALCOURT.

Une autre fois tu seras plus heureux.

FIRMIN.

Moi rejouer! non; c'est une leçon dont je me souvien-

drai toute ma vie, et jamais, sans le portrait... mais la douleur serait d'un homme faible, le reproche serait injuste, je me retire. (*à part.*) Oh ! Jenni ! j'ai voulu ravir ton image des mains indignes de te posséder, et je m'ôte peut-être pour jamais les moyens de triompher des obstacles qui nous séparent. (*à Valcourt.*) Avant de partir, je vous ferai tenir tout ce qui vous appartient. (*Il sort.*)

VALCOURT.

A ton aise, mon ami, ne te gêne pas.

SCENE XIII.

VALCOURT, MICHEL.

MICHEL.

Parbleu, c'est bien mal à vous de venir nous dépouiller de la sorte...

VALCOURT.

J'en suis fâché, mais la chance tourne et j'en profite.

MICHEL.

Vous aviez bien à faire de nous montrer la face de votre dame.

VALCOURT.

N'en dis pas de mal, elle est charmante.

MICHEL.

A mes yeux, maintenant elle est laide à faire peur.

VALCOURT.

Le malheur de ton maître te rend injuste : je n'avais pas encore fait grande attention à cette miniature ; mais depuis que je lui dois ce retour de fortune, je commence à trouver ma prétendue jolie.

MICHEL.

C'est bien heureux, nous voilà bien dans nos affaires ; qu'allons-nous devenir ?

VALCOURT.

Vous ferez comme moi : vous philosopherez.

MICHEL.

Vous arrangez tout cela bien à votre aise : vous êtes habitué à toutes ces révolutions ; mais nous qui sommes des gens de mœurs, de conduite ; oh ! mon dieu, mon dieu.

VALCOURT.

Calme toi, je ne suis pas un turc ; j'ai même les moyens de vous consoler tous les deux ; — (*se parlant*) mais oui, cette idée est bonne ; mais ma tante. — Un petit mensonge me tirera d'embarras. Je l'aurai perdu quand on le peut, il faut faire des heureux.

MICHEL.

Il se consulte, s'il pouvoit nous rendre notre argent.

DUO.

VALCOURT.

Porte à ton maître ce portrait,
Ma foi je le lui sacrifie,
J'espère que c'est un beau trait,
Qu'on pourra citer dans ma vie.

MICHEL, *ironiquement.*

(*à part.*) Ah ! quel cadeau que ce portrait !
Comment il nous le sacrifie !
(*haut.*) Vraiment c'est un superbe trait
Que je n'oublierai de ma vie.

VALCOURT.

Comment la trouves-tu, dis-moi.

MICHEL.

(*à part.*) Ah ! qu'elle est laide. (*haut*) Elle est jolie.

VALCOURT.

Je suis honnête, tu le voi.

MICHEL.

Elle nous coute chère, ma foi.
Avoir joué, quelle folie.

VALCOURT.

Mais Firmin l'aime à la folie.

ENSEMBLE.

Porte a ton maître, etc.

MICHEL, *sanglottant.*

Oui, votre cœur est généreux,
Mais dans notre sort malheureux,
Quelle sera notre ressource,
Vous avez vuidé notre bourse.

VALCOURT.

Vous trouverez des cœurs compatissans,
Il faut...

MICHEL.

Il va nous rendre notre bourse.

VALCOURT.

Il faut.

MICHEL, *faisant le calin*:

Vous êtes bon.

VALCOURT.

Ecrire à vos parens.

MICHEL.

Le voilà le maudit portrait.

VALCOURT.

Porte à ton maître, etc.

VALCOURT.

Avant de songer à mon départ, il faut que tu me fasses connaître mes chevaux.

MICHEL.

Comment, vos cheveaux?

VALCOURT.

C'est-à-dire ceux de ton maître.

MICHEL.

Quoi! vous les avez aussi gagnés. — Pauvres bêtes! dans quelles mains passez-vous? voilà le coup le plus cruel; nous qui vivions si bien ensemble, jamais je ne pourrai me faire à cette séparation.

VALCOURT.

Bien, j'aime qu'on ait de la sensibilité. Je suis accablé des fatigues de la nuit; je vais me rafraîchir à ma manière, et boire à vos santés quelques verres de Champagne.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

MICHEL, *seul.*

Et nous autres nous boirons de l'eau.... Il emporte notre argent, et nous donne gracieusement cette petite figure. (*parlant au portrait.*) Vous nous restez donc, madame, certainement vous nous faites honneur; mais, dites-moi, vos beaux yeux nous tiendront-ils lieu de tout au monde?...Mais une dame arrive... allons vite à mon maître porter cette fiche de consolation. (*Il sort.*)

SCENE XV.

Mad. DERVAL, *seule.*

Tandis que Jenni se repose, informons nous si Valcourt a paru. Je desire connaître un neveu que je n'ai jamais vu, ses étourderies seules... On vient... Un jeune homme!

SCENE XVI.

MICHEL, Mad. DERVAL, FIRMIN, *l'air défait, sans chapeau.*

Mad. DERVAL, *sans être vu.*

A son désordre, à son trouble, il est impossible de ne pas reconnaître le coupable.

FIRMIN, *considérant le portrait.*

Quelque soit le chagrin que me cause mon édourderie, ma coupable faiblesse, j'éprouve une douce consolation.

MICHEL.

Peste soit de celui qui inventa les cartes. Jouer sa fortune?..

FIRMIN.

Il me reste au moins le portrait de ma chère Jenni.

Mad. DERVAL, *à part.*

Il parle de Jenni.

MICHEL.

Oh! oui, ce portrait-là nous sera d'un grand secours. Si nous pouvions, en le montrant comme une curiosité rare, gagner assez d'argent pour rejoindre l'armée.

FIRMIN.

Oh! ma Jenni! tu ne quitteras pas mon cœur; c'est-là! que je te conserverai toute ma vie.

Mad. DERVAL.

Comment donc? il aime ma pupille!

FIRMIN.

Malheureux Valcourt!... plus d'espoir de posséder Jenni! Comment m'offrir à ses yeux, et si madame Derval... Sa juste sévérité, peut-être bientôt mon rival, plus heureux que moi...

Mad. DERVAL.

Souvenez-vous que vous avez une tante dont les bontés...

FIRMIN, *étonné.*

Moi, madame, j'ai une tante.

MICHEL, *bas à Firmin.*

Si cette tante veut rétablir nos affaires, adoptons-là bien vîte.

Mad. DERVAL.

Elle connaît vos erreurs, elle a vû votre repentir, elle vous pardonne et veut vous rendre au bonheur.

FIRMIN.

Madame, vous me voyez dans un étonnement...

Mad. DERVAL.

Vous voyez bien que c'est moi qui suis madame Derval, mais un peu de honte...

FIRMIN.

Madame Derval !... dont Jenni est la pupille !... ah !

MICHEL.

Gare le quiproquo.

Mad. DERVAL.

J'ai appris votre malheur. — Ce n'est pas ici le moment de vous faire des reproches, des remontrances; quand vous serez plus calme, je vous parlerai le langage d'une mère, d'une amie; en attendant, bannissez tout chagrin, quelque considérable que soit votre perte, ma fortune me permet de la réparer.

MICHEL.

Ah ! la bonne, l'excellente tante ! Madame, si mon maître ne réponds pas à tant de bontés, croyez que c'est la confusion seule qui lui ôte la parole.

Mad. DERVAL.

Vous aimez Jenni ?

MICHEL.

Oh ! s'il l'aime.

Mad. DERVAL.

Eh bien ! apprenez que votre hymen se fera aussitôt notre arrivée.

FIRMIN, *plus embarrassé.*

Que dire, que répondre ?

MICHEL.

Rien, car vous gâteriez tout.

Mad DERVAL.

Mais, mon cher neveu, il me semble que je fais assez pour vous pour entendre au moins de votre bouche quelques mots de tendresse, de remerciement.

MICHEL.

Allons donc, flattez son erreur.

FIRMIN.

Quoi ! tu veux...

MICHEL.

C'est un moyen de voir votre Jenni.

FIRMIN.

Ah ! madame.... ma tante.

MICHEL, *bas.*

Jettez-vous à ses pieds.

FIRMIN.

C'est à vos genoux que je dois...

Mad DERVAL.

Allons, allons, que tout soit oublié.

(*Firmin l'embrasse.*)

MICHEL.

Le bon cœur ! voilà le phénix des tantes.

Mad. DERVAL.

Je vous quitte un instant. — Je vous prépare encore un plaisir auquel vous ne vous attendez pas : je suis à vous dans un moment.

(*Elle entre dans la chambre de Jenni.*)

SCENE XVII.

MICHEL, FIRMIN.

FIRMIN.

Quelle est son erreur ! elle me croit Valcourt, son neveu.

MICHEL.

Tant mieux ! cette erreur va nous servir. Elle va peut-être nous conduire à Derval, et là vous concerterez avec votre belle...

FIRMIN.

Mais est-il bien de la tromper ?

MICHEL.

Vous ne la trompez pas : c'est elle qui se trompe.

FIRMIN.

Mais, Valcourt ?

MICHEL.

Il a passé la nuit, il sable la Champagne, il ne verra pas aujourd'hui Mad. Derval ; au reste, s'il vient, vous dans la maison, l'explication ne peut tourner qu'à votre avantage.

FIRMIN.

J'ai des scrupules...

MICHEL.

Si vous m'en croyez, prenons toujours cette bonne tante, puisque le ciel nous l'envoie... Qu'entends-je...

FIRMIN, *regardant à la porte.*

Quel bonheur ! serait-ce ?...

MICHEL.

Des fonds qu'elle nous apporte.

FIRMIN.

C'est elle, c'est ma chère Jenni.

SCENE XVIII.

FIRMIN, MICHEL, Mad. DERVAL, JENNI.

QUATUOR.

FIRMIN.

Oui, je la vois. oui c'est elle,
Pouvois-je la croire ici ?
Elle me semble plus belle;
O ! Jenni ! chère Jenni.

MICHEL.

Cette personne est très-belle,
Qui donc nous l'amène ici ;
Eh ! oui, vraiment, c'est bien elle,
C'est votre chère Jenni.

Mad. DERVAL.

Ah ! ne soyez point rébelle,
Approchez donc ma Jenni ;
Quoi, vous faites la cruelle,
Parce que Valcourt est ici.

JENNI, *approchant, mais sans regarder Firmin,*

Ah ! que vous êtes cruelle,
De me tourmenter ainsi.

Mad. DERVAL.

Allons, tourne donc la tête,
Cesse donc cette rigueur;
Si valcourt est ta conquête,
Tu lui dois aussi ton cœur.

FIRMIN, *à Jenni.*

Jenni, la crainte m'arrête,
Et le trouble est dans mon cœur.

JENNI.

Un trouble secret m'arrête?

Mad. DERVAL, MICHEL.

Un trouble secret m'arrête.

JENNI.

Quelle voix a frappé mon cœur,
Malgré moi je suis émue,
C'est Firmin, c'est mon amant,
Par quel secret à ma vue
S'offre-t-il en ce moment.

FIRMIN.

Ne détournez point la vue,
D'un trop malheureux amant,
Elle me paraît émue;
Moi-même je suis tremblant.

MICHEL, *à madame Derval.*

Voyez, son ame est émue,
Quel est son étonnement?

Mad. DERVAL.

Son ame paraît émue,
Et Valcourt est tout tremblant.

FIRMIN, *se jettant à ses genoux.*

Hélas! si j'ai pu vous déplaire,
Cachez-moi bien votre rigueur.

Mad. DERVAL, MICHEL.

Ne lui montrez pas de colère;
Ayez pitié de sa douleur.

JENNI.

Je n'éprouve point de colère,
Je plains seulement votre erreur;
Votre amour ne peut me déplaire,
Votre pardon est dans mon cœur.

Mad. DERVAL, *à Jenni.*

Tu l'aimerais, laisse-moi faire;
Allons, allons, tout va très-bien,

MICHEL, FIRMIN.

Allons, allons, tout va très-bien.

Mad. DERVAL.

Je saurai trouver le moyen,
Par quelque ruse nécessaire,
De former le plus doux lien.

MICHEL, *à madame Derval.*

Oui ; cherchez quelques bons moyens,
Il est, je crois, très nécessaire,
Pour former entre eux ce lien.

FIRMIN, *à Jenni.*

Vous apprendrez par quel moyen
Nous obtenons cet entretien.

JENNI, *à Firmin.*

Firmin, ici ! par quel moyen ;
Révélez-moi donc ce mystère,
Car, pour moi, je n'y comprends rien.

Mad. DERVAL, *à Jenni.*

Allons, je vois avec plaisir que tu triompheras de ta répugnance.

JENNI.

Ah ! madame, si vous saviez...

FIRMIN.

Croyez que jamais je n'aurais osé me présenter à vos yeux, si le hasard n'avait voulu que madame... ma chère tante, ne m'eût trouvé dans ces lieux.

JENNI.

Sa tante.

Mad. DERVAL.

Mais le tems se passe : il faut que nous retournions dîner à Derval : allez, mon ami, préparer tout pour votre départ.

MICHEL.

Nous ne vous ferons pas attendre, notre équipage sera bientôt prêt.

FIRMIN, *à Jenni.*

Vous ne jugerez pas mal de moi, mademoiselle, par la faute dont je me suis rendu coupable ?

JENNI.

J'attribue tout à votre passion funeste.

FIRMIN, *à part.*

Jenni consent à tout, poursuivons l'aventure.

Mad. DERVAL.

Nous vous attendons ici. (*Il sort*)

SCENE XIX.

JENNI Mad. DERVAL.

Mad. DERVAL.

Avouez, ma Jenni, que mon neveu est un jeune homme charmant, à son goût près pour le jeu...

JENNI.

J'en conviens.

Mad. DERVAL.

Tu auras bien tort de ne pas l'aimer; car il t'aime... Je l'ai rencontré ici s'accusant de sa mauvaise fortune, ne trouver de consolation que dans ton image.

JENNI, *à part.*

Ah! je commence à pénétrer.

Mad. DERVAL.

Mais quel est cet autre jeune homme?

SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, VALCOURT.

VALCOURT.

Eh! garçon, qu'on m'apporte mon compte; mais avant de partir, il faut que je voye mon ami.

Mad. DERVAL, *à part.*

C'est sans doute celui qui a ruiné Valcourt.

VALCOURT.

Je ne veux pas le laisser dans l'embarras. Eh! mais la tête me tourne... ce diable de Champagne.

Mad. DERVAL, *à part.*

Il a l'air d'un bien mauvais sujet.

VALCOURT.

On parle de moi. Ah! pardon, mesdames, je ne vous avais pas appereçues: ces dames voyagent, sans doute?

Mad. DERVAL.

Nous! nous sommes...

VALCOURT.

De ce pays: qui pourrait croire que dans ce vilain bourg on peut rencontrer des objets aussi.... ah! c'est toi, Michel.

MICHEL, *traversant avec une valise.*

Oh ! c'est le diable !

VALCOURT.

Ton maître s'est-il consolé des rigueurs de la fortune, en contemplant sa belle idole !

MICHEL, *à part.*

Nous sommes perdus.

VALCOURT.

A-t-il sauté de joie en voyant ce portrait ; a-t-il été sensible à mon cadeau.

JENNI, *à part.*

Ne serait-ce pas-là ce Valcourt. (*haut.*) Sortons, ce jeune homme paraît ivre.

Mad. DERVAL.

On a parlé d'un portrait, je suis bien aise de m'instruire...

MICHEL, *bas à Valcourt.*

Retirez-vous, de grace, ces dames sont de ma connaissance, nous sommes en famille.

VALCOURT.

Que dis-tu ?

MICHEL.

Je ne le tirerai pas d'ici ; quel embarras. (*à Valcourt.*) Est-ce que vous ne partez pas ?

VALCOURT.

Tout-a-l'heure : dis à l'hôtesse de m'apporter son compte ; et cours vîte me sceler un cheval ?

MICHEL.

Tout va se découvrir, adieu la parenté.

VALCOURT.

Allons, va donc, ou morbleu...

MICHEL.

Quel diable d'homme ! il nous porte toujours malheur.

VALCOURT.

Eh bien, il se fâche, je crois. N'en soyez pas étonnée, mesdames, il m'en veut ; c'est assez naturel, j'ai ruiné son maître, un de mes amis.

Mad. DERVAL.

Ruiner son ami, mais cela est affreux.

VALCOURT.

J'en conviens ; mais j'avais tout perdu la nuit précédente.

Mad. DERVAL.

Mais que parliez vous de portrait.

VALCOURT.

Ah ! je vais vous compter cela ; c'est une aventure assez plaisante : je n'avais plus le sou, il me restait une petite miniature ; elle était jolie la miniature.

JENNI.

Ciel ! c'est Valcourt !

VALCOURT.

Tenez, elle avait... une figure brune, piquante, dans le genre de celle de mademoiselle : mon ami voit ce portrait ; il trouve qu'elle ressemble à une parisienne pour laquelle il brûle d'un beau feu ; il me propose de le jouer : moi qui ne connais pas l'original et qui me trouvais sans ressources, je le joue : je suis d'un bonheur inconcevable ; je trouve une série superbe ; je gagne argent, bijoux, chevaux, enfin tout ce qu'il possède, et je dois tout cela à ma petite brune. Convenez, mesdames, qu'on ne peut être plus heureux. Ah ! bon dieu, comme je babille.

Mad. DERVAL.

Et quel est donc ce portrait ?

VALCOURT.

C'est... je n'oserai jamais... je suis vraiment.

MICHEL, *rentrant.*

Tout est prêt, quand vous voudrez partir...

VALCOURT.

Je ne suis pas pressé, j'ai du tems : je verrai toujours assez tôt la chère Mad. Derval.

JENNI, et Mad. DERVAL.

Madame Derval !

VALCOURT.

C'est ma tante, une bonne femme que je ne connais pas ; mais dont on dit assez de bien dans ma famille.

MICHEL.

Nous y voilà.

Mad. DERVAL, *très-étonnée*

Quoi, madame Derval...

VALCOURT.

Doit avoir chez elle une petite fille, un enfant qu'elle a élevée. Je ne viens dans ce pays que pour l'épouser : ne me trouvez vous pas l'air d'un futur ?

Mad. DERVAL.

Ah ! ah !

VALCOURT.

C'est un mariage tramé de loin : je ne peux pas y penser sans rire. Cette tante, un peu singulière, mais très-respectable d'ailleurs, m'aime beaucoup, elle est très-riche, et je me prête à l'idée qu'elle a de marier des gens qui sont pour le moins indifférens. J'obéis, j'épouse ; mais aussitôt que je serai débarrassé de toutes les cérémonies usitées en pareille occasion, je souhaite le bonsoir à la tante, j'emmène la petite femme, j'emballe la dot, et je vais courir le monde.

MICHEL.

Bon, ses extravagances vont nous servir.

Mad. DERVAL, *à Michel.*

Est-ce un imposteur, serait-ce un tour.

VALCOURT.

Connaîtriez vous ma tante, mesdames ?

JENNI.

Beaucoup. Tout le monde la respecte et l'aime, et vous serez le premier à rougir de votre indiscrétion quand vous la connaîtrez. Vous cherchez madame Derval, elle est devant vos yeux.

Mad. DERVAL.

Pourquoi l'avoir détrompé.

VALCOURT.

Quoi ! madame, vous êtes... Me voilà bien, adieu le mariage et la dot.

SCENE XXI ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, FIRMIN, MICHEL.

FIRMIN, *sans voir Valcourt.*

Lorsque ma tante voudra partir...

VALCOURT.

Ma tante ! oh ! dis donc notre tante.

FIRMIN.

C'est Valcourt !

VALCOURT.

Ah ! mon cher Firmin, puisque tu es de la famille, vient m'aider à faire ma paix ; mais par quel hasard...

Mad. DERVAL.

Quoi, Firmin !

MICHEL, *bas à Firmin.*

Tout est découvert.

Mad. DERVAL.

Vous étiez ce Firmin que...

FIRMIN.

Je l'avoue. Punissez un amant moins coupable que malheureux. La crainte de perdre Jenni, l'espoir de la revoir, les relations que vous avez eues avec ma famille, tout me ferait espérer...

VALCOURT.

Comment tu t'avises d'aimer ma prétendue ; je ne m'étonne plus de sa ressemblance...

Mad. DERVAL.

Jenni, je n'aurais pas cru...

JENNI.

Je vous jure que j'ignorais...

FIRMIN.

Oui, madame, elle ignorait mon arrivée. Quand à la méprise à laquelle je me suis prêté, le portrait seul...

Mad. DERVAL.

Je sais de quelle manière vous l'avez eu.

VALCOURT.

Eh ! mon dieu oui, j'ai tout dit, je suis franc ; vous n'avez causé qu'une minute avec moi, et vous me connaissez déjà comme si vous m'eussiez vu toute votre vie.

Mad. DERVAL.

Valcourt, votre conduite est horrible : il est donc des erreurs excusables, les vôtres ne sont pas de ce nombre ; mais j'ai tort de m'en plaindre, c'est à elle que je dois l'avantage de préserver ma Jenni d'un grand malheur.

VALCOURT.

Celui de m'épouser, sans doute: oh! vous pouvez le dire.

Mad. DERVAL.

Quel sort vous vous préparez pour l'avenir.

VALCOURT.

Ahi! de la morale. — Pourquoi montrer de l'humeur? je ne me fâche pas, moi. J'aurais pourtant quelques raisons de me plaindre; car je le vois bien, tout s'arangera: vous êtes une femme sensible, Firmin est intéressant, il est aimé, on pleurera, vous vous attendrirez et tout finira par un mariage. — Eh bien, soit: je ne veux déranger personne; que Firmin épouse, qu'il reste mon ami; que mademoiselle me pardonne, que je sois de la noce: je peux me consoler de tous mes revers, sur tout si je puis espérer un jour de regagner votre amitié.

Mad. DERVAL.

Mon neveu, vous êtes un grand fou.

VALCOURT.

J'en suis convenu, ma tante.

Mad. DERVAL.

Vous ne changerez jamais.

VALCOURT.

Franchement je le crains.

Mad. DERVAL.

Ne vous mariez pas.

VALCOURT.

Vous avez raison. Je compromettrais ma belle humeur: je ne veux pas devenir misanthrope.

FIN.

PQ 2235 D8T7
Duval, Alexandre
Le trente et quarante

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY